

...

Le psaume pour ce jour est le psaume 27 ;

Il commence par ces mots :

« *Le Seigneur est ma lumière et mon salut,  
de qui aurais-je peur ?* »

Il se termine par ceux-ci :

« *Mets ton espérance dans le Seigneur !  
Sois fort, que ton cœur soit courageux !  
Mets ton espérance dans le Seigneur !* »

Le poète Paul Claudel en a fait plusieurs transcriptions, en voici quelques extraits :

*Dieu est la lumière qui m'éclaire, et j'aurais peur ?  
Dieu est le garant de mon existence,  
Et vous voudriez que je tremble ?...  
Je ne veux qu'une chose du bon Dieu et je la veux bien !  
Qu'il m'ouvre un petit peu Sa maison pour que j'y vive,  
Pas plus longtemps que tous les jours de ma vie !...  
Ce chemin du bien jusqu'à Toi, que je le sente fortement sous mes pieds.  
La terre des vivants, le bonheur de Dieu, c'est déjà comme si je les voyais.  
Courage donc, en avant ! le moment est venu d'être un homme<sup>1</sup>.*

...

[Jean 14, 15 – 23 + 27](#)

### **La promesse de l'envoi de l'Esprit saint**

Jésus disait à ses apôtres :

« Si vous m'aimez, vous obéirez à mes commandements, et moi, je prierai le Père. Et il vous donnera quelqu'un d'autre pour vous aider, quelqu'un qui sera avec vous pour toujours :

C'est l'Esprit de vérité. En effet, le monde ne peut pas le recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. Vous, vous connaissez l'Esprit de vérité, parce qu'il reste avec vous, il habite en vous.

Je ne vous laisserai pas orphelins, je reviendrai vers vous.

Dans peu de temps, le monde ne me verra plus. Vous, vous me verrez vivant, et vous vivrez vous aussi.

---

<sup>1</sup> Paul Claudel, *Psaumes*

Ce jour-là, vous comprendrez que je vis dans mon Père, que vous vivez en moi et moi en vous.

Si quelqu'un connaît mes commandements et leur obéit, il m'aime vraiment. Mon Père aimera celui qui m'aime, et moi aussi, j'aimerai celui qui m'aime, et je me montrerai à lui. »

Jude, qui n'est pas Judas Iscariote, dit à Jésus : « Seigneur, tu dois te montrer à nous et pas au monde, pourquoi ? »

Jésus lui répond : « Si quelqu'un m'aime, il obéira à mes paroles. Mon Père l'aimera, nous irons à lui et nous habiterons chez lui.

...

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Ne soyez pas inquiets et n'ayez pas peur. »

Jésus est avec ses disciples. Il sait que le repas qu'il vient de partager avec eux est le dernier, qu'il n'y en aura plus, enfin plus comme ça. Le prochain aura sa part de mystère, de sacrement dit-on en termes liturgiques. Alors, il pose des gestes ultimes et il prononce ses dernières paroles. Vous savez, de ces paroles qui sont dites sur un lit lorsque celui ou celle qui les prononce sait que la mort est là, dans la pièce. De ces paroles dites du temps où l'on savait mourir entouré des siens et non dans l'anonymat d'un hôpital, d'une maison de retraite, d'un home. J'ai connu de ces personnes âgées et beaucoup plus jeunes qui ont attendu la visite des enfants, des petits-enfants, des frères et sœurs, de toute la famille, pour un dernier adieu. À-Dieu, lorsque cette expression prend tout son sens parce qu'il n'y a plus rien à faire d'autre que de s'en remettre réciproquement entre les mains de Dieu tant l'on sait qu'il n'y aura pas d'aurevoirs, ceux-là sont finis. Là, si celles et ceux qui sont autour du lit ne savent généralement pas que dire sans faire semblant qu'il y a encore de *la vie devant soi* -suivant le titre du roman -, celui ou celle qui est allongé.e, consciemment ou inconsciemment, avec des paroles ou des gestes si les paroles ne sont plus possibles, délivre – au sens le plus fort de ce verbe, comme lorsqu'on libère un prisonnier par trop longtemps enfermé –, délivre donc un dernier message, une ou plusieurs volontés dernières que les présents écoutent avec attention, et surtout ne doivent pas retenir. Ne pas retenir afin de ne pas empêcher d'aller plus loin. Ne rien retenir, laisser partir parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. Mais se souvenir, oui. Garder en mémoire vive, oui. Retenir, non. Ne rien retenir. Tu veux partir, tu dois partir, alors va, pars, et nous nous resterons. C'est une parole de bien, elle s'appelle une bénédiction, toujours en termes liturgiques.

Voilà où en est Jésus lorsqu'il lave les pieds de ses disciples, Pierre y compris, lorsqu'il leur parle et délivre ses dernières paroles puisqu'il sait que pour lui l'heure est venue, l'heure de passer de ce monde au Père. Au moment de lire, de méditer, d'essayer de saisir la portée de ces quelques chapitres de l'évangile de Jean, il ne faut pas oublier ce contexte. L'évangéliste n'a pas mis ces discours dans la bouche de Jésus à ce moment-là par hasard. Il en a fait des discours d'à-Dieu parce qu'il a perçu en eux toute la force et tout le poids des dernières paroles de Jésus ; avec aussi les questions des

disciples, celles de Pierre, de Thomas et de Judas qui n'est pas l'Isariote, qui sont aussi les nôtres au-delà des siècles parce qu'elles sont de tous les temps. L'évangéliste n'a pas voulu retenir, mais bien délivrer, laisser aller, transmettre ce qu'il a lui-même reçu et qui est l'essence même du message du Christ. C'est ainsi que ces paroles nous ont précédés et qu'elles nous succéderont quoi que nous en fassions. Elles sont empreintes d'éternité. Alors, essayons d'en découvrir un tant soit peu de sens, qu'elles nous en imprègnent, et ce faisant nous dépassent.

Nous prenons ce discours au vol. Jésus a dit déjà pas mal de choses depuis le début du chapitre treize. Plus précisément, il vient de parler du chemin qu'il va faire vers le Père et du lien qui l'unit – lui, le Fils – au Père. Il vient tout juste de dire à ses disciples, donc à nous aujourd'hui : *Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai... Si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai.* Et d'ajouter : *Si vous m'aimez, vous vous appliquerez à observer les commandements ; et moi je prierai le Père.* Le lien avec les versets précédents est important pour une question de vocabulaire. Malheureusement, comme bien souvent, le découpage en péripécopes, bien que nécessaire (nous ne pourrions pas tout lire d'un évangile chaque dimanche), oblitère ce lien. Ici, un élément du vocabulaire johannique pourrait être passé sous silence. Par deux fois, Jésus a parlé de la demande des disciples à son égard : *Tout ce que vous demanderez ; si vous me demandez.* Chaque fois, le même verbe grec – αιτεω – qui signifie effectivement *demander*. Ensuite, au début de notre passage, Jésus évoque sa prière au Père. Or, une prière, c'est une demande. Nous aurions pu, nous aurions dû avoir le même verbe que pour les demandes des disciples. Mais voici que l'évangéliste en a choisi un autre : ερωταω. Si j'en crois mon dictionnaire, il signifie également *demander, poser une question, d'où prier.*

Cette différence n'est pas anodine. Bien au contraire, elle ne doit rien aux aléas, mais elle est significative et veut nous faire comprendre que la prière des humains n'est pas de la même nature que celle de Jésus – du Fils – à son Père du Ciel. C'est que leur relation est avant tout fondée sur l'amour, elle est donc communion – comme-union. Cela sera exprimé en termes on ne peut plus explicites dans la grande prière du chapitre dix-sept de l'évangile : *Père... tout ce que tu m'as donné viens de toi... Je suis sorti de toi... Tout ce qui est à moi est à toi, comme tout ce qui est à toi est à moi... Nous sommes un... Un comme toi... tu es en moi et que je suis en toi... Tu m'as aimé dès avant la fondation du monde.* De telles paroles relèvent davantage du discours amoureux que de la prière proprement dite. Elles pourraient être celles de deux personnes éperdument amoureuses. Elles auraient toute leur place dans le Cantique des cantiques.

D'ailleurs le verbe, ici traduit par prier, a pour racine l'éros – ερως – qui exprime le désir des sens. Le langage utilisé est bien celui de l'amour, y compris physique, lorsque le désir de l'un est devancé par celui de l'autre. Conjugaison des désirs jusqu'à l'absolu de la communion exprimé dans la totalité des êtres, par les corps et les esprits, par le souffle des âmes unies. *Quand les âmes se font chant et que le souffle devient signe*, pour reprendre les titres de deux recueils de François Cheng. Et *ils ne sont plus deux, mais une seule chair*, suivant le verset de la Genèse. Je sais que cela peut paraître étrange d'utiliser l'image de l'amour et de la sexualité qui l'accompagne pour évoquer la relation entre le Père et le Fils, entre Jésus et Dieu. Au-delà du fantasme qui pourrait en naître d'une

mauvaise compréhension, il y a principalement ici l'expression d'une unité fondamentale, d'une communion vraie, d'une plénitude.

Alors, oui, lorsque Jésus parle de sa prière, il convoque le langage de l'amour. Tandis que lorsqu'il parle de la prière des êtres humains, il marque la distance infinie qui existe entre notre être et celui de Dieu. Notre prière ne saurait être de la même nature que la sienne, elle ne saurait abolir cette distance. Notre prière dit plus ce qui nous sépare de Dieu que ce qui nous unit à lui. C'est pourquoi elle doit avant tout demeurer humble. Notre prière n'est pas envieuse, elle ne se vante pas et ne s'enfle pas d'orgueil, elle ne dit rien d'inconvenant, ne cherche pas son propre intérêt, ne s'irrite pas, ne tient pas compte du mal, ne se réjouit pas de l'injustice. Elle est à l'image de l'amour tel que décrit par l'apôtre Paul dans le célèbre chapitre treize de sa première épître aux Corinthiens. Notre prière est patiente, elle est bonne, se réjouit de la vérité ; elle pardonne tout, elle croit tout, elle espère tout, elle endure tout.

Notre prière vit dans cet espace que le Premier Testament nomme la *crainte de Dieu*. Crainte qui n'est pas la peur, mais la conscience de qui nous sommes et de qui il est, ou de ce que nous pouvons embrasser de son être. Conscience également que, même si en regard de lui nous sommes presque rien, nous sommes dans la sphère de l'ével – en hébreu, ce presque rien, cette buée, ce souffle ténu... où pourtant se réalise l'essentiel puisque c'est là que Dieu se manifeste, plus que dans les éclairs et les tremblements de terre, plus que dans les tempêtes et autres théophanies classiques.

En vérité, prier est un acte d'amour, de cet amour qui parcourt l'évangile de Jean et qui se trouve exprimé dans notre passage à plusieurs reprises. Notre prière, le Christ la présentera au Père – dit-il. Elle sera alors comme transmutée, elle sera comme du plomb devenant de l'or par le changement du verbe – le Christ n'est-il pas lui-même le Verbe de Dieu ? En elle, même la parole la plus banale, la plus quotidienne deviendra une parole d'amour qui nous reviendra. Et si l'exaucement de notre prière n'était pas tant dans sa réalisation concrète que dans le fait d'être ouverture à Dieu. Ouverture et accueil puisque Jésus le promet : *Si quelqu'un m'aime, il obéira à mes paroles. Mon Père l'aimera, nous irons à lui et nous habiterons chez lui.* De là peut naître une grande paix, pas une paix à la façon du monde, mais la paix de Dieu qui surpasse tout ce que nous pouvons comprendre parce qu'elle est fondée dans l'amour.

Que votre prière rejoigne ainsi celle du Christ.

## Musique

...

Pour ce temps de Pâques,  
en guise d'envoi,  
un poème de François Cheng,  
extrait de son recueil dont j'ai cité le titre :

*Quand les âmes se font chant,  
Le monde d'un coup se souvient.  
La nuit s'éveille à son aube ;  
Le souffle retrouve sa rythmique.*

*Par-delà la mort, l'été  
Humain bruit de résonnance*

*Quand les âmes se font chant.*<sup>2</sup>

Il vous bénit,  
celui qui est le Père et le Fils et le Saint-Esprit.  
Allez dans la paix de Dieu,  
cette paix qui dépasse tout ce que nous pouvons comprendre.

Bruneau Jousellin, pasteur

---

<sup>2</sup> François Cheng, *Quand les âmes se font chant*, éd. Bayard